Maryvonne Chénel

Ombres et Lumières en Terre d'Islam

EDILIVRE

EXTRAIT

Autres publications

Souvenirs d'En-France
Des Rives du Continent
En Orient, il était quelle heure ?
L'Enfant est l'eau du Père dans la soif de demain

EXTRAIT

EXTRAIT

J'ai toujours voyagé.

Enfant, grande fut ma joie lorsque l'apprentissage de la lecture fini, les dernières barrières des signes tombées, les pages n'eurent plus de secret que le sens inconnu des mots compliqués. De ce jour, assise dans la cheminée, absente au monde, je partis.
À l'âge dit de raison, j'ai transformé le balcon sur la Seine en une barque dans laquelle j'invitais mes amis, sidérés, certains jours d'été. Beaucoup cependant se prenant au jeu, ramèrent avec moi.

Au lycée déjà, je rendais visite à des correspondantes lointaines, par le train, pendant les vacances d'été. Le voyage de plusieurs jours parfois, était à lui seul une épopée.

Plus tard, mon métier m'ouvrit le monde, concrétisa mes rêves : un poste sur des chantiers à l'étranger. D'abord en Irak. C'est dans le berceau des civilisations que je commençai vraiment à apprendre les déserts et les gens, à les aimer passionnément…

Maryvonne Chénel

EXTRAIT

EXTRAIT

IRAK KOWEIT

EXTRAIT

Arrivée de nuit à Koweit City, je rejoins l'Irak le lendemain. En janvier.
Au-delà des immeubles plantés dans le sable, la pluie délaie les teintes, transforme ce matin en lavis.

Le taxi roule, déroule un tapis blême coiffé par un ciel gris. À l'horizon, de longs traits bruns : les tentes des bédouins.

Près de la frontière, un puits rassemble des dromadaires lents, hautains et des bédouines chamarrées, réserve d'eau en équilibre sur la tête. Soif étanchée, bidon rempli, chacun repart, d'un pas égal et balancé : prestance, maintien, allure, grâce, distinction, harmonie…
C'est alors que l'amour pour le désert me prit.

Le jour point.
Bande bleu bitume, le ciel. Bandelettes ocre doré, le sable dans tous ses états. Moi, pétrifiée par cette horizontalité minérale. Bagnard en liberté, le désert me débusque, me désoriente, me déroute, me déboussole, me déclic, me débourgeoise, me déconditionne, me décontamine, me décrasse, me dégrafe, me déplisse, me désarme, me dépossède, me démesure, me délice. Me désert !

Á l'arrière, mes compagnes continuent à discuter, comme si de rien n'était.

EXTRAIT

Epoque insouciante et féerique.

Notre calife, nos vizirs (nous en avons) donnent des fêtes fastueuses. Des tables sont dressées dans d'étonnants jardins. Agneaux farcis d'amandes et de safran, poissons nommés *zubeidi*, régimes de dattes blondes, pyramides de fruits… Le champagne est français.

Assis en tailleur sur des nattes, le dos calé par des coussins, au bord d'un fleuve charriant l'Histoire. Quand la mer monte, à des kilomètres en amont, le Shatt al-Arab, jonction du Tigre et de l'Euphrate, envahit les canaux d'irrigation, s'échoue en vaguelettes sur les pieds des palmiers, les lèche avant de se retirer. Recommence son manège sans se lasser ; son clapotis nous assoupit. Le génie de la lampe apparaissant (il ne m'eût pas déconcertée), que lui aurais-je demandé ?

J'étais comblée.

La mise hors d'eau des fondations de l'aciérie que nous construisons dans le désert, à Khor al-Zubaïr, est achevée…

Pour fêter l'événement, nous sommes invités à un banquet par notre client. « *Guzi on rice* » dit le carton. Sans expérience du Proche-Orient, je viens d'arriver : g*uzi on rice* me fait rêver…

Face à la future usine, cinquante mètres de tables sont dressés sur le sable : des planches bout à bout sur des tréteaux, habillées de draps blancs, les chaises d'un seul côté, vue sur l'usine à réaliser.

On nous installe au son du *houd* (sorte de luth), on nous sert un *arak*, boisson anisée à base de noyaux de dattes. Avec de l'eau on dirait du lait… Discours échangés, la fête commence.

EXTRAIT

Des serveurs pakistanais descendent d'un bus spécialement frété, portant à deux des plateaux grands comme des roues de charrette, qu'ils déposent tous les trois mètres sur la longue table des invités. J'en ai un tout près…

Dans des effluves de cardamome et de safran, un agneau écorché, luisant et bronzé, couché sur le riz, semble endormi. Il a cuit, comme ses congénères, dans un four en terre. Des bribes de peau sont arrachées par les serveurs pakistanais, posées dans les assiettes. Il paraît que la chair est délicieuse, parfumée, moelleuse. Je me contente de riz, de pistaches, de raisins, d'oignons confits. Un régal pour les yeux et pour le ventre aussi. Gastronomie !

Plus tard, en Syrie, je penserai à la haute tenue de ce premier *guzi*. Dans les faubourgs de Damas, invités par notre client, un soir d'été au bord de la rivière *Barada*, pour célébrer un autre événement, mon patron assis près de moi. Nous avions une telle complicité, pour lui j'éprouvais un si grand respect qu'il aurait pu me demander de travailler trente-six heures sur vingt-quatre, j'y serais arrivée.

Le *guzi* arriva aussi : il me regardait ! Je détournai la tête le temps qu'on l'écartèle. On posa devant moi une assiette pleine. Là encore, l'œil de l'agneau m'observait : c'est le morceau qu'on offre à la personne qu'on veut honorer… Je profitai de l'inattention du client pour envoyer l'œil voir dans la poche de mon patron si j'y étais : refuser d'avaler ce mets symbolique aurait pu créer un incident diplomatique.

La signature de la réception définitive de l'usine suivit. Mon patron, la doublure de sa veste un peu grasse, rentra avec les honneurs à Paris.

EXTRAIT

Au *souk,* je découvre les femmes en *abbaya,* voile noir ouvert devant, les cachant des cheveux aux chevilles, mais laissant libre le visage. Elles me regardent en riant, pourtant leur aspect m'attriste : je voudrais les débarrasser de ce « symbole d'asservissement ».

Cependant, même les jeunes qui ont étudié en Europe et qui travaillent à l'usine avec nous en attendant de se marier, se moquent : ma pauvre amie, tu la paies cher, ta liberté… Nous sommes assistées ? Cette position nous plaît… Nous subissons un mariage arrangé ? Quand l'homme est riche, on ne peut que l'aimer… Qu'il vienne à mourir ? Nous sommes prises en charge par les frères aînés… Nos préoccupations ? Essayages chez la couturière, bijouteries, réceptions, conversations salaces entre amies, *mahmouls* et autres pâtisseries, thé ou café sucré… Tu peux garder tes livres : si on s'ennuie, on se prépare un *narghilé.* Charger la pipe à eau de feuilles de tabac et de charbons de bois, la fumer, c'est au moins une heure de passée… Se lever aux aurores, conduire les enfants à la crèche, courir dans le métro pour aller travailler ? L'asservissement, il est de quel côté ?

Nous vivons dans un camp sans arbre ni ombre.

Appartements spartiates dans de longs baraquements, portes donnant sur le désert. Nous avons commencé par être une poignée. D'une étendue de sable allait naître une usine. La survie des hommes (nombreux) et des femmes (peu) devait être assurée. Cette tâche m'était dévolue. Imaginer, j'aimais.

EXTRAIT

Notre vie est communautaire, avec des marches dans le désert. Sous nos semelles, le sable se souvient par tous ses coquillages : « Aux beaux temps de Sumer, la mer recouvrait ces régions ! ». Les chiens jaunes, affairés, suivent un itinéraire connu d'eux seuls, sur des pistes ne menant nulle part, mais bien tracées.

Dans la ville de Zubaïr, les murs en pisé disparaissent sous les bougainvillées. Les portes des maisons en bois sculpté possèdent un heurtoir : sur une boule, une main féminine à demi repliée.

Au *souk*, les femmes, *abbaya* noire tenue sous le menton s'approchent, nous touchent, s'échappent, jacassent, nous sourient. L'air est parfumé au cumin.

Les hommes, pour la plupart, vêtus de pyjamas rayés arborent la moustache *baassiste*, épaisse, n'occupant pas tout à fait la longueur de la lèvre supérieure. On catalogue ceux qui en sont dépourvus comme « originaux épris de liberté ». S'il a un œil sur eux, le *Pouvoir* ne va pas jusqu'à les inquiéter. Plus tard, règnera la peur… Pour le moment, c'est l'insouciance et, sous une voûte de filaos, nous quittons Zubaïr. Nous l'empruntons deux ou trois fois, pour imprimer le frais du vert à l'intérieur de nos paupières.

On dit que les Anglais sont amateurs de bière.

Mon voisin, sujet de sa Majesté, ne rentrait pas se coucher avant d'avoir vidé sa caisse de *Farida, made and bottled in Iraq*, au club de notre base.

EXTRAIT

Un soir, dans le camp endormi, revenant dans l'obscurité, je bute sur lui, allongé, pieds contre sa porte, tête vers le désert. Avec sa clef, il tente de crocheter un huis imaginaire et grommelle « *I've got the wrong key* ».

Je le fais pivoter. En un rien de temps, il est rentré.

Vendredi, jour de repos en pays musulman.

Dans la palmeraie d'Aboul Khassib, nous louons bateau et capitaine pour une journée sur les canaux.

Quand il fait chaud, l'air est plus frais sur l'eau. En plongeant, c'est comme si on sautait dans les palmiers, photographiés par un amateur, un peu tremblés.

À peine installée, je roule ma robe de coton, la lance sous le banc et, avec mes amis, je pique une tête dans la photographie !

Vers cinq heures, la promenade s'achève. Il faut nous rhabiller, la foule se rend à la mosquée.

Ma robe ? J'invite mes amis à cesser leur plaisanterie. Or il semble que le seul fautif soit le vent. Me voici en maillot, en pays musulman, dans un village, un vendredi, à l'heure où les hommes prient. Déjà, les femmes habillées sont source de péché !

La voiture est garée sur la place. Éviter l'attroupement à tout prix. Un petit docteur devant, un grand docteur derrière, je fends la foule jusqu'à l'échoppe du tailleur. La *djellaba* la moins marchandée m'évitera d'être lynchée.

EXTRAIT